

Alain Girard-Daudon /

DES GÉOGRAPHIES À PEINE INVENTÉES

MICHEL JULLIEN : *ANDREA DE DOS*

Il y a dans l'œuvre de Michel Jullien une veine que l'on peut qualifier de discrètement autobiographique. C'est le cas du bouleversant *Denise au Ventoux*, dont nous avons rendu compte ici même. C'est le cas encore d'*Intervalles de Loire* publié l'an passé. Il en est une autre plus fictionnelle, qui puise sa matière dans la grande Histoire (*L'Île aux troncs*) ou dans l'évocation de géographies lointaines, à peine inventées, où se déroulent des événements fictifs mais plausibles. C'est dans cette dernière veine que s'inscrit ce nouveau texte : *Andrea de dos*. Dans une Amérique du Sud fantasmée se déroule chaque année un pèlerinage, comme les mondes religieux en ont le secret, de Bénarès à La Mecque, de Guadalupe à Fatima. Le monde lusophone, on le sait, est l'un des grands pourvoyeurs de cohortes dévotes.

C'est donc en pays équatorial, un pays aux airs de Brésil, et que quelques mots résumant implacablement – « Bible, bakchich, barillet » –, qu'Ezia, ethnologue, et sa sœur Andrea, kinésithérapeute, rejoignent la foule dense et recueillie qui processionne lentement jusqu'à la Madone de toutes les espérances, de tous les miracles. Elles vont comme les milliers de pèlerins tenir tout au long du chemin la corde commune, condition absolue pour voir exaucés les vœux que l'on porte avec soi. Car là est la singularité de ce pèlerinage, une corde qui fait lien obligatoire entre tous sur l'entière du parcours. L'origine de cette coutume nous est contée dans le second chapitre. Réalité historique ou légende, peu importe, l'histoire est belle et suffit à nourrir notre appétit pour l'extraordinaire. Dieu sait si les religions sont fécondes en grands récits.

Les deux sœurs sont donc en marche avec l'espoir d'apporter guérison à leur mère malade. Si elles sont dépeintes avec soin, notamment dans leurs différences (l'une est intellectuelle, l'autre pas), elles ne sont que des composantes d'une masse en mouvement, la foule. Michel Jullien le reconnaît dans un entretien au magazine *Diacritik* : « Le personnage central du roman, c'est la foule, la multitude. » On lit page 28 ceci : « Il est des foules qu'on a choisies, d'autres non. Les premières sont heureuses, de communion bruyante. [...] Les secondes sont des foules malgré nous, périlleuses et mouvantes ; chacun surveille une même chose : soi, un soi chancelant avec

la hantise d'être l'autre. » Car une procession c'est cela : une foule avec sa ferveur incontrôlable qui peut devenir violence, avec « des airs d'émeute », sa dangereuse exubérance, comme en témoignent les dernières pages du livre. Il faut pour dire cela une écriture à la hauteur, une langue qui sache au plus près approcher le rythme et la démesure des foules.

On l'a déjà dit ici, la langue de Michel Jullien est unique dans le paysage littéraire français. Est-il suffisant de la qualifier de baroque ? Elle est torrentielle, profuse, d'une richesse lexicale et syntaxique comme on n'en trouve plus guère chez les auteurs contemporains, Michon excepté. À contre-courant des tendances minimalistes, des écritures blanches, elle est cependant toujours moderne, par le choix des regards (*Andrea vue de dos!*), par la construction non linéaire du récit. Tant de pages, tant de phrases sont des poèmes à goûter lentement. Par exemple celle-ci, où qui le veut entendra des alexandrins : « Au don qu'ont les dimanches pour accuser les rires s'ajoutait le brio des piscines à forcer la gaieté. »

Si un écrivain, avant même d'être un conteur, est l'inventeur d'une langue unique, Michel Jullien figure aujourd'hui parmi les plus grands.

PHILIPPE FOREST : *PI YING XI THÉÂTRE D'OMBRES*

À la faveur d'échanges universitaires, Philippe Forest s'est rendu ces dernières années plusieurs fois en Chine, soit en résidence, soit pour des communications. Familier du monde japonais à travers sa culture, il l'est moins du monde chinois. Tout comme Roland Barthes évoqué ici à plusieurs reprises, il avoue mal le comprendre. Et tout comme Barthes le fit au Japon, il s'agit d'avancer doucement dans ce pays tellement inconnu et impénétrable comme dans une forêt de signes qu'il faut décrypter, apprivoiser, ou mieux encore comme dans un théâtre d'ombres. Le titre chinois de ce nouveau livre, *Pi Ying Xi*, désigne cet art millénaire où « des ombres prennent la place des vivants dont elles évoquent les formes afin que reviennent à l'existence les fantômes de ceux qui sont partis. »

Pour bien voyager, laissons donc place au hasard, à la rêverie toujours féconde, laissons-nous guider par

les lumières et par l'ombre, sachant qu'« il y avait davantage à apprendre de la seconde. »

En grand lecteur, c'est aussi dans les pages des livres que Philippe Forest nous emmène. Mieux que les guides de voyage, les auteurs sont de précieux compagnons. Lu Xun par exemple aide à comprendre les basculements de la Chine au xx^e siècle. Plus inattendue, Pearl Buck qu'il n'avait jamais lue (et qu'aimaient tant nos grand-mères), autrice de best-sellers oubliés, suscite chez lui un intérêt soudain. C'est qu'il y a chez l'écrivaine américaine et sinophile une douleur commune: celle d'un enfant qui ne grandirait jamais. De même pour le méconnu Zhou Zuoren, frère oublié de Lu Xun, et père en deuil lui aussi de son enfant. Philippe Forest le confesse: « Je n'ai jamais parlé d'autre chose. » Il n'existe pas de monde assez lointain que le souvenir de ce drame de l'enfant perdu ne revienne toujours le hanter. « J'oubliais, j'oubliais que j'avais oublié, j'oubliais même avoir oublié que j'avais oublié. Mais toujours, il arrivait un moment où, d'une manière ou d'une autre, le souvenir s'en revenait vers moi. »

C'est l'impossibilité du voyage que, d'une certaine manière, raconte magnifiquement ce livre. « On ne s'en va pas. Dans sa valise, on met toujours toute sa vie. » Tout est éternel recommencement et, ajoute-t-il dans une expression qui nous évoque Romain Gary: « Peut-être est-ce cela que l'on souhaite au fond. Afin que, sous une forme familière s'accomplisse la promesse que la vie vous avait faite hier et qu'elle n'a pas encore tenue. »

La place manque pour dire la très grande richesse de ce livre: par exemple l'évocation savoureuse d'un Barthes sceptique quant aux vertus du maoïsme, tandis que ses camarades de *Tel Quel* (Sollers en tête) se laissent éblouir et aveugler; les très belles pages consacrées au Temps et à la connaissance impossible. Ici, Proust est convoqué, plus loin c'est Confucius. On a en fermant le livre le sentiment d'avoir découvert un peu ce pays lointain, sans tout à fait le comprendre, mais en compagnie d'un ami qui, pour réservé qu'il soit, s'est un peu confié avec simplicité.

DANIEL MORVAN: LA MAIN DE LA REINE

C'est toujours un plaisir de retrouver la plume élégante et inventive de Daniel Morvan. Les lecteurs de 303 ont souvent l'occasion de lire ses chroniques. On

sait pour avoir lu ses œuvres précédentes son goût pour les récits aux frontières du fantastique, son choix de jeunes héroïnes fragiles et fortes à la fois. Des petites filles qui vivent sur un fil, un peu funambules, comme la Lucia Antonia d'un précédent roman. En devenir, des femmes puissantes, comme il est d'usage de dire aujourd'hui.

C'est bien cela que l'on retrouve avec bonheur dans *La Main de la reine* que publient les belles Éditions du Temps qu'il fait. Il est question dans ce récit d'un journaliste qui se rend sur l'île Holly, de l'archipel des Finis Terrae. Tout cela est inventé mais ressemble, on s'en doute, à ce qui peut exister entre « les Cornouailles britanniques et l'Armorique ». On se souvient que Daniel Morvan, lui-même ancien journaliste, est breton dans l'âme, son imaginaire et son paysage intérieur sont faits de granit, nourris de vents furieux et peuplés d'êtres légendaires. Ce que le reporter vient chercher dans l'île, c'est cela, la trace ou le souvenir des morganes, « ces créatures qui vivent sous les flots ». À défaut de les rencontrer, c'est l'histoire très romanesque d'une petite fille abandonnée sur l'île qu'il découvre. Elle passe là son enfance, puis son adolescence, auprès de quelques autres échoués, une aubergiste, un carrier, et surtout un vieux gardien de phare, Lucien, fasciné par l'art de Vermeer. Car la Hollande (d'où le nom de l'île) et surtout le phare sont des éléments essentiels du décor. Il est ici le lieu central où se croisent les solitudes, le vieil homme et l'enfant, « là où est la vraie vie », mais où guette aussi la folie. Daniel Morvan excelle dans l'évocation des tempêtes attendues, de la grande vague qui inmanquablement viendra fracasser la lumière, à moins que ce ne soit cet oiseau étrange et dangereux, la sternepierre capable de briser la lanterne du phare.

Il y a une atmosphère sombre, mystérieuse, comme dans certains récits de Conan Doyle, que le journaliste de ce récit lit justement. C'est qu'il y a en chacun des personnages de lourds secrets peu à peu révélés au lecteur, qui n'est pas au bout de ses surprises.

Le nouveau roman de Daniel Morvan a un charme fou. Lyrique, poétique et puissamment imaginaire. Qui aurait pu penser que sur le grand écran liquide de l'océan, les nuits de grande tempête, puisse apparaître le visage ancien d'une jeune fille à la perle? C'est, entre beaucoup d'autres, l'une des images fortes de ce très beau récit.

Références bibliographiques:

Michel Jullien: *Andrea de dos*, Éditions Verdier.

Philippe Forest: *Pi Ying Xi Théâtre d'ombres*, Éditions Gallimard.

Daniel Morvan: *La Main de la reine*, Éditions Le Temps qu'il fait.

